

Béraud pleure la misère d'une catégorie de Russes.
Est-il besoin d'aller à Moscou pour voir ça ?
A Paris, dans les faubourgs, les exploités logent dans des taudis et Béraud pourrait en justifier les responsables.
Pou quoi ne le fait-il pas ?...

Le Libertaire

Administration : HENRI DELECOURT
Chèque postal : Delecourt 691-12
9, Rue Louis-Blanc, PARIS (10^e)

ORGANE HEBDOMADAIRE DE L'UNION ANARCHISTE

Rédaction : J. CHAZOFF
9, rue Louis-Blanc, Paris (10^e)

ABONNEMENTS	
FRANCE	ÉTRANGER
Un an... 42 fr.	Un an... 48 fr.
Six mois... 24 fr.	Six mois... 28 fr.
Trois mois... 12 fr.	Trois mois... 14 fr.
Chèque postal : Delecourt 691-12	

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

CONTRE LA GUERRE

Tous Vendredi soir à 18 h. 30, à la Gare Saint-Lazare

Pour l'avenir LE SPECTRE ROUGE

L'Inquisition "Style Moderne"

EN RUSSIE

De quelle nature sont les mobiles qui déterminent l'attitude que prend chacun de nous en face des problèmes sociaux ? Avant tout, ils sont d'ordre sentimental. D'abord réaction plus ou moins vive contre l'injustice dont nous sommes victimes, ou que nous voyons régner autour de nous. Mais surtout confiance ou doute dans la qualité et l'efficacité des forces que nous sentons en nous ; dispositions d'humeur qui sont pour la plus grande part préexistantes dans notre innéité. Toutefois, malgré cette prépondérance du déterminisme originel, ces tendances innées sont susceptibles de notables modifications sous l'influence de l'expérience vitale.

Hélas ! ces changements tendent trop rarement à majorer nos inclinations vers une conduite altruiste. La générosité et l'élan de la jeunesse s'usent au contact des aspérités de la vie et, précisément parce que le militant n'avait pas mesuré la résistance de cerveau imbu de préjugés, sa sentimentalité déçue cède un jour aux sollicitations de l'intérêt égoïste. S'il lui répugne de paraître renier ses convictions premières, il ne les extériorise plus qu'en déclarations verbales qu'aucun acte ne vient confirmer.

Fort heureusement nous ne sommes pas désarmés devant ces causes d'affaiblissement. La raison, mais la raison seule, viendra au secours du sentiment chancelant. La connaissance du sens de l'évolution, la découverte des principes que l'étude des faits sociaux nous révèle et le développement logique des conséquences qui en découlent, viennent nous rassurer sur l'issue de la voie que nous avions choisie et non seulement nos sentiments sont consolidés, mais leurs manifestations guidées par l'étude du milieu où elles doivent se produire seront plus efficaces et nous épargneront les pires déceptions.

Toute forme d'organisation doit se donner pour objet de favoriser l'expression de ces deux catégories de mobiles, affectifs et rationnels, d'en pénétrer chaque conscience individuelle et de les coordonner dans les actions d'ensemble. Toutefois, nous allons voir qu'il peut y avoir inconvénient à les cultiver dans un cadre unique.

Qu'un théoricien assiste à une controverse, au sein d'une réunion où domine l'élément jeune, impatient d'action, les illusions qui s'y dévoilent, la disproportion entre les fins poursuivies et les moyens proposés auront pour effet de l'exaspérer. Intervient-il ? Ce sera pour montrer les obstacles, engager à la prudence et finalement refroidir un enthousiasme moins dangereux qu'il ne se l'imagine car allumé au foyer d'une collectivité, il s'attardera vite après l'isolement de chacun. A-t-il au contraire quelque raison à fournir à l'appui de décisions dictées par l'instinct ? Les camarades se diront : A quoi bon ces discours ? Nous savons (traduisez nous sentons) de nous-mêmes tout ce qui vient de nous être exposé pesamment.

Et, à l'inverse, combien d'hommes d'action pénétrant dans une assemblée à un moment où quelque ancien militant discute des formes sociales de l'avenir, pensera se trouver en présence d'un esprit timoré, sinon retardataire, peut-être même d'un déserteur de la cause, dissimulant derrière un masque d'érudition sa propre lassitude.

Jugement trop précipité. Les sentiments sont trop individuels pour aboutir à l'édification d'une œuvre d'ensemble. Leur impulsion est suffisante pour inspirer la critique et ruiner les fondements de la société actuelle, mais construire est au pouvoir de la raison. Or, l'on pénétrera sur place tant que l'on n'aura pas dessiné à grands traits la structure sociale que l'on prendrait substituer à notre monde capitaliste. Qu'on s'en indigne ou non, qu'on attribue même la pusillanimité générale à la corruption due à trop de bien-être, il faut se persuader que les peuples d'occident ne s'engageront dans la voie des transformations radicales qu'autant qu'ils seront renseignés sur les conditions de vie qui les attendent. Et cette exigence, au surplus, n'est pas marquée de faiblesse ; prévoir est une force de l'esprit humain.

C'est pourquoi, à la base de toute organisation, je crois indispensable d'engager deux formations distinctes :

groupements d'action, groupements d'étude.

Cercles fermés, cénacles académiques ? Non pas ; mais bien au contraire, cercles ouverts à tous, chacun étant averti lorsqu'il pénétrera dans les uns ou dans les autres de la nature et de l'orientation des débats qui s'y poursuivent. Et la latitude de participer à la vie des deux catégories d'organes ne serait pas suffisante. Il faut que la collaboration soit intime et constante ; que dès que l'action rencontre un obstacle ceux qui ont subi un échec viennent chercher conseil et réconfort auprès de ceux qui se sont voués à l'étude des causes ; il faut aussi que le théoricien prenne souvent contact avec ceux dont la volonté propose un but tangible à ses recherches. La passion, la foi ne suffisent certes pas au triomphe d'une cause, mais ce sont des forces dont celui qui prétend édifier la doctrine serait inexcusable de ne pas tenir compte.

Organisation ne signifie pas seulement définition du but et classement des agents d'exécution, mais aussi régularisation du fonctionnement des organes. Comment se réglera donc l'activité de chaque genre de groupements ? La question mérite réflexion. Voici, à titre de simple indication ce que l'on peut concevoir.

Pour les groupes d'action : Devoir pour chacun de souscrire aux directives essentielles du mouvement libertaire ; exaltation de la dignité humaine, dénonciation des tares du régime capitaliste, redressement des injustices, résistance à l'oppression aussi bien sur le terrain économique que sur le terrain politique, entraide nationale et internationale. Dans le cadre ainsi tracé, liberté à chacun d'agir suivant son tempérament et de choisir ses objectifs particuliers.

Pour les groupes d'étude : Obligations moins strictes encore. Acceptation de l'idéal libertaire ; culture de la personnalité libérée du joug des entités de toute nature auxquelles on prétend la subordonner ; élimination de l'autorité dans tous les domaines. Partant de ces principes, libre recherche des conditions d'établissement d'un statut social comportant : au point de vue politique, la participation volontaire à des groupements afférents à toutes les formes de l'activité civique ; au point de vue économique, la seule soumission consentie à la discipline exigée pour la réalisation de l'œuvre conçue et entreprise d'un commun accord. La poursuite de ce programme dont les fondements seraient assis sur des données scientifiques et sur l'étude des faits sociaux serait liée intimement au perfectionnement de la culture générale des participants. Il s'agirait moins de proposer une solution unique à des questions infiniment complexes, de promulguer des dogmes immuables, inadéquats aux conditions changeantes du milieu naturel ou social, que de familiariser les esprits avec les méthodes scientifiques et de donner au public la certitude qu'il peut accéder à cette société sagement ordonnée sans recourir aux moyens autoritaires.

En effet, sans examiner l'éventualité d'une révolution, il est légitime de craindre qu'un bouleversement chaotique, survenant dans un milieu où les idées n'ont pas été préalablement orientées dans le sens libertaire, livre les masses désarmées aux pires d'autorités. Seule, une opinion publique assurée de trouver à sa disposition des cadres préparés à assumer la responsabilité de l'ordre, sans recours à la contrainte, saura échapper aux périls de la dictature personnelle et des oligarchies.

G. Goujon.

Achetez tous les vendredis, le "Libertaire" qui n'est soutenu et ne soutient aucun parti politique. En lisant le "Libertaire" vous travaillez pour vos enfants, car il prépare une humanité meilleure.

Symbole du malheur, de la honte et du crime
Les magnats d'ici-bas, arment mon bras sanglant ;
Alors, pour les servir, je pousse dans l'abîme
De tout jeunes enfants.

Mon foyer !... c'est là-bas l'immense cimetière.
Je sens l'odeur des morts à cent lieues à l'encontre.
Mon crâne décharné repose sur la terre,
Comme un vaste ostensor, vide de tout amour.

Je brise des thorax et vide des entrailles
Dans les champs de blé mûrs amoncelant les morts
Détruisant les maisons, calcinant leurs murailles,
Et n'aime que le mal qui vous ronge et vous torde.

Je déteste les yeux de la fièvre jeunesse,
C'est pourquoi je les crève et les jette au Néant
Puis dans la sombre nuit, en ricanant, je blesse
Mortellement au cœur, des milliers de mamans.

Lorsque sur mon coursier, je traverse la plaine,
Les gueux, de toute part me jettent des pavés,
Car de peste et de mort est faite mon haleine,
Je tue pour les plaisirs de quelques décaes.

Ma giberne est remplie d'horreurs et de misère
Et tel l'humble semeur, les sème à pleines mains
Car mon plaisir encore, est de voir la colère
Qui fait pâlir d'effroi, les malheureux humains.

J'aime à voir sur le sol, se tordre mes victimes,
Les membres mutilés où le crâne enfoncé.
Je vais de la vallée jusqu'aux plus hautes cimes
Et ne m'arrête que lorsque tout est fracassé !

Hommes ! je ne puis revenir en arrière
Pour réparer le mal que j'ai partout commis.
Vous l'avez deviné : Je suis l'innomable guerre
Et d'ici-bas ne frappe hélas ! que les petits

Edmond VALLARD.

FÉDÉRATION NATIONALE DES TRAVAILLEURS DU BATIMENT

LA LUTTE DANS LE BATIMENT LYONNAIS

La grève de 24 heures

Pour protester contre les manœuvres de rachat, de lock-out, le refus par la Chambre patronale de vouloir signer le contrat de travail, le Syndicat des Maçons de Lyon décida de faire une grève de protestation de 24 heures, le mardi 22 septembre.

La décision fut unanimement appliquée. A 10 heures du matin, à la Bourse du Travail, 6.000 camarades environ, avaient répondu à l'appel du Syndicat et assistaient au meeting.

Après l'audition d'Eysyres et que moi-même ai eu pris la parole, il fut décidé de se rendre en masse à la Préfecture pour protester contre les agissements du Bureau de placement patronal de la rue d'Amboise, qui en fait de placement œuvre dans les mêmes conditions et pour les mêmes raisons que celui parisien, dont le siège est place d'Aligre (XII^e), anciennement rue Bonaparte.

Croyant aux promesses que la Chambre syndicale patronale, fit paraître dans beaucoup de journaux, en vue de briser le mouvement de grève fait sur le tas, quelques pauvres inconscients se sont présentés à l'embauche ; mais n'ayant pas l'allure de gens aptes à faire le travail qui est offert dans l'office plus haut cité, ou bien ne voulant pas accomplir la besogne offerte, ces camarades sans travail, accompagnés de leur famille, s'étaient joints aux protestataires.

Représentant la Fédération en tête de la manifestation avec les camarades du Bureau du Syndicat, nous nous mîmes en route pour nous rendre à la Préfecture. A la hauteur de la rue Duguesclin, sans explication, une vingtaine de flics, commissaires en tête, essayèrent de nous empêcher de passer. Mal leur en prit, ils se firent par la foule quelque peu bousculer (c'est vrai, ils n'avaient pas affaire avec des grévistes féminins, et les bâtonniers n'ont pas l'habitude de se laisser bousculer sans réclamer) vision de guerre civile, où l'on voit, sans ne rien connaître du conflit, la police et les Pouvoirs Publics prendre position pour les patrons affamés, assassins par procuration, lâches par habitude et voleurs par profession.

Débordés, les flics n'hésitèrent pas, sortant leurs revolvers, ils tirèrent à blanc dans la direction de la foule ; dans l'affolement qui s'en suivit nos courageux argousins profitèrent de cette situation, pour assommer en outre deux manifestants. Après que la manifestation se fut reformée avenue de Saxe, et qu'elle fut heurtée plusieurs fois avec violence par les flics, une délégation fut autorisée à se rendre à la préfecture. Aux alentours de celle-ci nous rencontrâmes des gendarmes à cheval et à pied, qui étaient massés, et pour bien indiquer leurs intentions, un grand nombre de brancards étaient prêts à être utilisés.

Après notre introduction auprès du préfet et du secrétaire général des flics, nous avons re-

proché à ces derniers d'avoir pris position dans ce mouvement pour les patrons. Malgré leurs dénégations, les faits sont trop probants pour qu'ils puissent être niés. Ces messieurs, en fidèles serviteurs de la bourgeoisie, conformément aux ordres reçus par leurs supérieurs, sans doute, malgré qu'ils soient convaincus d'accomplir une sale besogne, se sont inclinés.

Les lauriers que Lallemand, de sinistre mémoire, au Havre s'est taillés, rendent-ils jaloux le préfet du Rhône ? C'est à croire. Painlevé dépassera-t-il Poincaré sur le terrain de la violence ? C'est à voir.

Le sang-froid des militants a empêché une effusion de sang, qui aurait pu être plus grave qu'au Havre. Toutefois, que les gouvernants et leurs chiens de garde sachent bien, qu'impunément on ne provoquera pas et on ne maltraitera pas toujours la classe ouvrière qui lutte pour la vie, en attendant d'être pour se débarrasser de tous nos exploiters et oppresseurs.

Le délégué fédéral :

L. BOISSON.

N. B. — Que l'Union Générale des Syndicats réformistes de France et d'ailleurs se le tienne pour dit, si des événements de quelque gravité que ce soit, se déroulent à Lyon, et qu'il soit reconnu que cette Union en a été l'instigatrice, que cette dernière ait la certitude que nous lui demanderons des comptes.

A propos des dernières discordes au "Musée de Kropotkine" à Moscou

Nous avons reçu de Moscou une « Déclaration publique », signée par la « Section Anarchiste » dudit Musée, formulant de très sérieuses accusations contre la veuve de Kropotkine et le gérant du Musée, M. Chébaline (non-anarchiste). Ajoutons que le secrétaire de la « Section Anarchiste » du Musée, le camarade Jean Kharkhardine se trouve maintenant en prison, à Souzdal (Russie).

Nous nous abstiendrons de publier cette déclaration avant la vérification de tous les faits exposés, et cela non par défiance à l'égard des camarades qui l'ont signée, mais parce que les faits attribués à Mme Kropotkine et au gérant du Musée, sont vraiment inouïs. Et comme en Russie le manège des conditions objectives empêche d'organiser une commission d'enquête sur les faits en question, les anarchistes étrangers doivent s'en charger. Un fait est pourtant établi : le « Comité » du Musée est composé non d'anarchistes, mais de gens comme Chébaline, Paltchinski, etc., n'ayant rien de commun avec l'anarchisme, et nous invitons tous les anarchistes étrangers de s'abstenir de tout concours — moral ou matériel — au Comité du Musée, avant qu'une enquête sérieuse soit faite.

Un acte, particulièrement ignoble du Gouvernement bolcheviste fut insuffisamment noté par notre presse et ne fut même pas mentionné par la presse ouvrière d'Europe. Je parle de l'arrestation de quatre-vingts jeunes ouvriers et étudiants à Léningrad, le 8 février a. c.

Cependant, tout en étant un « fait divers » banal en Russie où les autorités « communistes » suppriment méthodiquement tout groupement culturel ou révolutionnaire dont les idées ne sont pas précisément celles de la caste dominante, cette dernière arrestation est un record. Elle mérite une attention particulière.

Elle eut lieu le 8 février, anniversaire de la mort de P. Kropotkine, et la plupart des camarades furent saisis à une réunion de commémoration du feu penseur et révolutionnaire libertaire.

Les arrêtés appartenaient tous à la meilleure jeunesse ouvrière, jeunesse vigoureuse et ardente, cherchant à s'instruire librement, s'efforçant d'établir les causes profondes de la sombre impasse où la révolution russe échoua finalement ; tâchant de trouver les chemins véritables de la révolution sociale. J'ai eu l'occasion de connaître personnellement quelques-unes des victimes. Je sais parfaitement bien qu'on ne pourrait les accuser d'autre chose que de ce travail d'auto-critique et de sympathie pour les idées libertaires.

Naturellement, on les accusa de « menées contre-révolutionnaires », de « banditisme », etc. On continuera ainsi le bourrage de crânes des ouvriers à l'étranger. On n'osera jamais avouer la vérité : la répression farouche des idées, car cette vérité avouée serait l'aveu de la ruine de toute la doctrine autoritaire.

Des milliers de travailleurs en Europe et en Amérique sont encore dupes de cette tromperie systématique. Ils croient plutôt aux légendes répandues par les journaux communistes à l'étranger qu'aux paroles de quelques rares camarades russes échappés du « paradis socialiste » et apportant une critique amère, défendue dans le paradis lui-même.

Je connais l'une des camarades arrêtées, mieux que les autres. C'est la camarade Marie Poliakoff, étudiante à la Faculté de Médecine de l'Université Ouvrière de Moscou.

Douée d'une sensibilité et d'une probité morale exceptionnelles, cette jeune fille ne put pas se faire aux injustices honteuses qu'elle voyait partout. Tout en continuant ses études à l'Université, elle se consacra aussi activement, aux sciences sociales et finit par adhérer à la conception anarchiste. Alors, elle abandonne l'Université où elle faisait déjà sa troisième année. Elle s'en va à Léningrad et y trouve un emploi d'infirmière dans un hôpital ouvrier près de la Porte de Moscou. Son dévouement aux malades ainsi qu'à leurs familles en détresse ne connaissait pas de bornes. Toujours mal vêtue, se privant de tout, ne mangeant jamais à sa faim, elle donnait les trois quarts de ses salaires aux familles des camarades arrêtés ou malades. En même temps, elle continuait énergiquement ses études personnelles. Bien sûr, elle fut entourée de l'amour et de l'estime de tous.

Son exemple entraînait d'autres énergies naissantes. Hélas ! Ceci suffisait déjà pour attirer sur sa tête les foudres de l'Olympe. Obligée de quitter l'hôpital, elle s'embarqua dans une usine. Elle y continue son activité pleine de sacrifice de soi-même. Ici également, elle jouit de l'estime de tous ses compagnons de travail.

Elle n'omettait jamais de protester contre les iniquités envers les travailleurs. Elle était idéaliste et révolutionnaire dans le vrai sens des mots. C'est pour cela qu'on finit par l'arrêter, elle, ainsi que d'autres camarades « contre-révolutionnaires ».

Les circonstances de cette arrestation furent particulièrement étonnantes. En signe de protestation contre cet acte d'arbitraire, les arrêtés déclarèrent la grève de la faim. Alors, les autorités les jetèrent, la nuit, dans un camion et les expédièrent, séance tenante, aux Solovietzki. Plusieurs d'entre eux n'étaient même pas habillés.

Arrivés à la ville de Kéme (non loin des Solovietzki), les arrêtés durent déclarer à nouveau une grève de la faim pour protester contre les mauvais traitements. Alors, les tchekistes les déshabillèrent tous, enlevant même les chemises de dessous et les jetèrent nus dans une baraque.

Finalement, on expédia huit de ces camarades à Jaroslavl où ils furent enfermés dans le soi-disant « isolateur politique » (en russe, le « politisolator »). Ce sont les camarades : Matthieu Zinouchine, Marie Poliakoff, Michel Losovsky, Jean Sytchoff, Ana-

tol Denissoff, Nicolas Denissoff, Fédoroff, Borissoff.

Les noms des autres victimes expédiés en différents lieux perdus de la Sibérie et des régions du Nord nous restent encore inconnus.

Le sort futur de tous ces révolutionnaires est toujours le même : une fois tombés entre les griffes tenaces des géoliers « communistes », ils sont condamnés à errer éternellement d'une prison à une autre, ne changeant que le lieu de détention, ce qui fut déjà le sort de plusieurs de nos camarades en Russie. Ils ne pourront jamais se débarrasser de ces griffes tant que les bourreaux « communistes » resteront au pouvoir.

Nous invitons l'Humanité à reproduire ces « mensonges contre-révolutionnaires » et à les démentir. Nous savons à l'avance que notre attente sera vaine. Mais nous sommes sûrs que plus d'un ouvrier retiendra ces faits et les jugera lui-même.

S. Fléchine.

P.-S. — A la dernière minute, nous recevons les informations complémentaires suivantes concernant les noms et le sort de plusieurs des quatre-vingts jeunes gens arrêtés : Joseph Bromberg, étudiant, et Raïa Choulman, étudiante à l'Institut des Arts, sont déportés au Turkestan ; tous les deux sont malades, exigent un traitement sérieux et, de plus, sont sans travail.

Alexandre Pokrovsky, étudiant, est déporté à la ville d'Aouli-Ata (Kirghizie). Nicolas Gontcharoff, étudiant à l'Institut polytechnique, et Serge Eusoff, étudiant à l'Institut Pédagogique, sont déportés à Tourtkoul (Turkestan).

Benjamin Rakoff et Alexandra Kwartchevskaia, étudiants, ainsi que Alexandre Drougal, matelot, sont déportés à Ouralsk. Plusieurs autres sont déportés à Oust-Syolsk (Extrême-Nord), et à Narime (Sibérie).

Quant aux huit camarades déjà nommés dans notre chronique, après avoir été traités de Léningrad à Solovietzki, et de là, à Jaroslavl, ils furent à nouveau réexpédiés, le 1^{er} septembre, à Tchéliabinsk (Sibérie).

Il est à rappeler que tous ces jeunes gens, étudiants ou non, sont de jeunes ouvriers et paysans.

On nous communique, en outre, que tous ces camarades sont inculpés d'« avoir appartenu à un groupe d'autodidactes ». Sans commentaires ! S. F.

A PROPOS DE DIEUDONNÉ

Certains camarades s'étonnent sans doute du silence du "Libertaire" à propos de Dieudonné. Ils seront fixés par cette lettre que Chazoff a fait parvenir à l'« Insurgé » et comprendront que notre silence est inspiré par l'intérêt que nous portons à toutes les victimes qui souffrent dans les prisons et les bagnes capitalistes.

18 août 1925

Monsieur André Colomer,
Directeur de l'Insurgé
250, rue de Charenton Paris

Dans le numéro de l'Insurgé, du 19 courant, le Libertaire est à nouveau mis en cause par un article de A. Lapeyre, relatif à Dieudonné. Bien qu'il ne soit pas dans mes intentions d'ouvrir avec l'Insurgé une polémique que nous recherchons depuis longtemps, je ne puis cependant laisser passer sans protester vos insinuations intéressées.

Nous nous taisons dans le Libertaire sur l'affaire Dieudonné comme vous avez le devoir de vous taire dans l'Insurgé, car vous avez comme nous reçu la visite des défenseurs de Dieudonné qui vous ont demandé de garder le silence pendant un certain temps. Il est parfois plus courageux et plus sincère de ne pas parler que d'allonger des lignes dans le seul but de faire croire aux naïfs que l'on défend une cause noble alors que l'unique intention est d'attirer vers soi d'éphémères lecteurs, en usant même de procédés qui sont, vous le savez, préjudiciables à Dieudonné.

Si vous aviez autant que nous l'unique souci de voir se terminer le calvaire de Dieudonné, vous auriez comme nous accédé au désir de ses amis et arrêté votre campagne qui ne peut-être que néfaste.

J'ose espérer que vous ne refuserez pas d'insérer ma protestation à la même place que l'article qui nous met en cause et dans cette attente, je reste

J. CHAZOFF.

Aux abattoirs de la Villette

Un énorme scandale

Tout le monde se rappelle la campagne que nous avons menée sur les viandes impropres livrées à la consommation ! Lorsque nous parlions des Empoisonneurs du Carré des Batignolles, certain journal corporatiste déclarait que notre action avait l'effet d'une pierre jetée dans la mare aux grenouilles, il est vrai que nous les inorganisés, nous nous méfions d'un fait que les syndicalistes n'osaient affronter dans leur presse mensongère. Enfin passons, allons droit au but.

Lundi 14 courant, à 13 h. 50, un vétérinaire de service obligea un ouvrier de M. Josse, échafaudier 280, à le suivre avec sa voiture à l'inspection du service sanitaire. Là on fit décharger deux bêtes abattues qui se trouvaient dans ladite voiture, et l'on s'aperçut que ces deux bêtes n'avaient pas été soumises au contrôle du service sanitaire.

Immédiatement cette viande fut congelée et après visite, reconnue impropre à la consommation par l'Hygiène (c'est-à-dire, bêtes usées par la maladie, bêtes dont le sang et la graisse sont tournés en eau, sans compter les abcès que pouvaient renfermer ces deux bêtes et qui par un caoutchouc avaient pu être retirés).

Depuis combien de temps ce travail digne d'un banditisme outrecois existait-il aux abattoirs de la Villette ?

Nous répondons depuis toujours !

Combien de fois avons-nous relaté ces différents faits. Mais comme toujours avec les complicités organisées, il nous était impossible d'apporter une preuve palpable.

Aujourd'hui, nous l'avons.

Que font police, service sanitaire et pouvoirs publics ?

Pas grand chose, car jusqu'à ce jour, le plus grand silence régnait sur cette affaire.

Et pourquoi ?

Parce que comme toujours, jusqu'à preuve du contraire, la puissance de l'argent permet aux empoisonneurs d'exercer sans crainte d'impunité leur vile besogne. Disons de suite à l'opinion publique que les complices sont nombreux.

1° A l'aide de quelle complaisance intéressée, cette viande sort-elle des lieux d'abattage avant l'heure réglementaire : le règlement prescrit que les viandes abattues ne sortent qu'à partir de l'ouverture de la vente, c'est-à-dire à 14 heures, jusqu'à l'heure de la reprise régulière de l'abattage, 7 heures du matin.

2° Les réceptionnaires de ces viandes impropres qui acceptent des viandes non estampillées par le service sanitaire.

3° Les gardiens de l'ordre public et leur chef suprême, M. Barrault, qui journalièrement permettent cette infraction aux arrêts préfectoraux.

4° Le personnel du service sanitaire qui à l'exception de l'inspecteur qui, le lundi 14, n'a pas hésité, lui, à faire son devoir.

5° Le personnel abattoirs et ateliers de désoilage du Coquin Josse, qui journalièrement se prête à ces différentes manœuvres.

Nous avions déjà relaté à maintes reprises un palliatif pour remédier à cet état de chose.

Il suffirait que M. Martel donne ordre de laisser à ces bêtes dites viande à saucisson, toutes les viandes abattues après l'animal, nous ajouterions aujourd'hui qu'il serait aussi de première utilité que chaque animal étiquette soit accompagné d'un laissez-passer, seul contrôle efficace permettant de voir où plutôt rendant impossible l'acte de dérober à la visite du service sanitaire un animal impropre. Mais faut-il que M. Martel se soucie de ces ordres, dans le cas contraire, nous nous voyons dans l'obligation de le joindre à la liste des complices.

Pour nous, groupe d'ouvriers inorganisés, mais conscients, nous ne voulons à aucun prix, être complices de cette bande d'empoisonneurs qui empoisonnent ou se prêtent à complicité à empoisonner la population parisienne et au-delà.

Quoiqu'il arrive, nous pousserons cette affaire jusqu'à complète satisfaction. Si les lois ne sont pas faites pour les empoisonneurs et leurs complices, elles ne doivent pas l'être dans la logique non plus pour nous. Dans le cas contraire, tant pis pour la casse. Nous nous efforcerons d'amener tous les travailleurs des abattoirs à lever bien haut le drapeau de la révolte et à moins d'être à leur tour des complices conscients des Josse et Cie, ils se joindront à nous pour châtier ceux qui méritent d'être punis par la loi.

F. Charlier.

Comment on fait fortune

Parmi les rapaces, il en est encore de plus astucieux. Ils ont fait des fortunes en exploitant, il est incontestable que les Etablissements Belin auraient le premier.

Nous reproduisons ci-dessous, un tract que cette maison fait distribuer le soir aux portes de Paris, alors que les parias regagnent leur domicile. Tout commentaire semble superflu, si l'on considère les tarifs des salaires qui sont accordés aux malheureux que la faim contraint à pénétrer dans ce bague.

Voici le tract :

ON DEMANDE pour travail facile, de PERSONNEL FEMININ

Tarif d'embauche : Jeunes filles de 14 à 15 ans, 1 fr. 10 de l'heure.

Jeunes filles de 15 à 16 ans, 1 fr. 25 de l'heure.

Au-dessus de 16 ans, 1 fr. 50 de l'heure. Les jeunes filles habiles pour faire des paquets dépassent, après 15 jours environ d'apprentissage, largement les prix ci-dessus.

Heures d'embauche : Matin, à 7 heures. Après-midi, à 13 h. 30.

BISCUITS BELIN

57, rue Charles-Graindorge. — Bagnolet. A 5 min. de la Porte. — Métro : Gambetta. Tramways : 101, Louvre-Romainville ; 97, Opéra-Bagnolet ; 100, Les Halles-Bagnolet ; 96, Opéra-Montreuil ; 107, Pantin-Mairie de Montreuil.

Il n'y a rien à ajouter, sinon qu'il est regrettable que parmi l'armée de bouches qui s'exploitent les Etablissements Belin il s'en trouvent pas une poignée pour entraîner les autres dans un légitime mouvement de révolte. Hélas !

Est-ce le réveil ?

Après la révolte des mécaniciens et chauffeurs du Courbet, au quatre courageux matelots furent impitoyablement condamnés, notre belle marine dont les affiches posées dans les édifices publics vantent chaque jour les innombrables avantages, vient d'être le théâtre de nouveaux incidents.

Cette fois-ci, c'est à terre, au centre-école de l'aéronautique maritime de Rochefort que les matelots pour protester contre l'insuffisance et la mauvaise qualité de la nourriture ont manifesté leur mécontentement. Depuis un certain temps, les élèves mécaniciens pour la plupart sont de jeunes recrues de la classe 25, étaient obligés de se lever en pleine nuit pour l'appareillage des dirigeables. Si ces manœuvres nocturnes étaient du goût de MM. les officiers qui y trouvaient un certain avantage pécuniaire, elles n'étaient nullement accueillies avec plaisir par les matelots qui le ventre presque vide, restaient quelquefois une heure et demie sur un terrain balayé par le vent.

Or, le jeudi 3 septembre, il y eut appareillage ; le lendemain les élèves du centre renouvelèrent la même manœuvre et le départ eut lieu à neuf heures : vers une heure et demie du matin, ce fut le branle-bas pour la rentrée des deux dirigeables, qui se soir-là étaient sortis. Sur près d'une centaine d'élèves, une dizaine seulement réndaient prestement à l'appel, les autres arrivèrent par petits groupes sur le terrain au gré de leur fantaisie. Cela eut le don d'exaspérer l'officier de service que la température avait sans doute rendu de mauvaise humeur. Comme il ne put prendre un matelot en faute ; cet officier ne trouva rien de mieux que de punir tout le monde. Ainsi fut fait : toutes les permissions furent supprimées et les quelques heures de liberté, auxquelles les élèves ont droit chaque semaine furent réduites bien qu'étant déjà peu nombreuses. Mais tout n'est pas pour le mieux dans ce centre où la compétence de la direction a placé les cuisines (celles des matelots bien entendu) près des W.C., il est à noter également avec quelle désinvolture est appliquée l'hygiène. Il existe notamment un coin du lavabo affecté aux douches, ce qu'il y a de remarquable à ceci, c'est que l'eau y manque assez souvent de même qu'un lavabo.

Le lavoir est très rudimentaire et dans un état constant de malpropreté ; là comme ailleurs, l'eau propre est une chose rare et les matelots désireux de laver leur linge sont obligés de se faire à l'écart une malodorante couche de crasse parfois épaisse de plusieurs centimètres pour laver celui-ci.

Malgré le peu de parcimonie avec laquelle les punitions sont octroyées et l'application des dernières sanctions, il restera toujours, il faut l'espérer, des individus ayant assez conscience d'eux-mêmes pour

exercer chacun suivant son tempérament et ses possibilités contre un tel état de choses qui hélas est commun à cet honteux militairement auquel est asservi leur volonté une si grande quantité de jeunes gens.

L. L.

La farce macabre

Le premier jour

Ce fut tout de suite la rigolade. Ça commençait par la gare, train devant les conduire à la ville où se trouvait leur dépôt. On avait du jambon, du saucisson, du pâté, du pain, du fromage. Les livres de vin rouge ne manquaient point non plus, et des cris et des chants roulaient au bout à la gare, on ne se décidait pas à partir. Des ivrognes qui avaient quitté leur compartiment pour aller vomir ou lâcher de l'eau, ne retrouvaient plus leur wagon, et des gens les héraient au passage.

Il y en avait qui hurlaient la Marseillaise, à la manière des hommes saouls, en entraînant les couples. Quelques uns reprenaient le refrain en chœur. Mais on leur criait de fermer leur tinette, parce qu'on commençait à en avoir plein quelque part de leur Marseillaise, depuis le temps qu'on la déguait à pleine gorge, devant les comptoirs de tous les marchands de vin.

Partout, dans les rues, on entendait s'appuyer à la paroi du compartiment, et le bras qui lui restait de libre, il faisait de grands gestes mous, pour souligner les paroles d'une romance patriotique. Un camarade l'obligeait brutalement à se rasseoir et lui tendait un litre aux trois quarts plein. Le soldat protestait vaguement, à cause de sa romance qu'il n'avait pas achevée, et qu'il affirmait être très jolie. Puis, il se mettait à têter avidement la vinasse, à même le goullet de la bouteille. Quand il ratait son coup, et repandait en toussant du liquide sur sa veste et sur sa culotte, le camarade s'empressait de vociférations indignées.

La boisson est une chose sacrée. Elle est faite pour être bue et non jetée. Certains hommes avaient tant godaillé, qu'ils dormaient la bouche ouverte et baveuse, les bras ballants. De temps à autre, ils se réveillaient et se mettaient à parler de coups de talon frappant sur le plancher des voitures, surgissaient brusquement d'une portière.

Les wagons étaient décorés de drapeaux, de feuillages et de fleurs, et l'on voyait des dessins faits à la craie, représentant Guillaume le vainqueur ou un coq chiffré d'un casque à pointe.

Le train se mettait enfin en marche. Une clameur emplissait la gare, et les chants reprenaient avec plus de ferveur, alternant avec des : « A Berlin ! » féroces.

Au-dessus de la ligne de chemin de fer qui se trouvait dans une tranchée profonde, ceux qui ne partaient pas à la guerre regardaient curieusement défiler les trains. Des mobilisés brandissaient leur chapeau et leur casquette aux portières, d'autres agitaient leur mouchoir. Parfois, une femme, qui faisait des gestes d'adieu, recevait pour réponse des obscénités.

Quelques-uns des bourgeois patriotes qui criaient : « Rappelez-vous la fête à Guillaume ! » Certains occupants du train répandaient affirmativement. D'autres gueulaient :

— Espèce d'enfermé ! il faudrait que tu viennes la chercher avec nous. Mais tu as trop peur que les Boches ne crèvent ta sale peau de cochon !

Le bourgeois indigné haussait les épaules et machait entre ses dents des injures que le bruit couvrait et que le vent emportait sans profit pour personne.

A chaque station, on descendait pour se ravitailler en boustifaille et en liquide. Il y avait alors des gens qui vendaient aux barrières des victuilles et du vin. Mais c'était ensuite toute une affaire pour faire remonter dans leur wagon certains retardataires vraiment trop saouls, et le train ne se remettait en marche que lentement, pour éviter les accidents qui auraient diminué prématurément le cheptel de bouches.

Quelques-uns, le meuglement atroce d'un clairon qu'un ancien soldat de la classe avait emporté avec lui, déchirait l'air. On s'en allait en musique vers la gloire...

Brutus Mercereau.

AMERTUME

Aux copains de Boulogne-Billancourt.

Aux copains de Boulogne-Billancourt. Il avait été fondé en 1920 notre groupe, et n'avait eu depuis qu'une seule petite interruption.

Sans doute, il avait eu ses hauts et ses bas, mais sans forfanterie, l'on peut dire que d'une manière générale il s'était classé parmi les plus vivants.

Oh oui, qu'il était vivant, désintéressé aussi.

Il n'encomrait pas les colonnes de nos journaux, mais son action de rue n'était pas négligée.

Aucun nom de personnalité n'était sorti de son sein, et cependant personne ne lésinait sur le travail.

Vous souvenez-vous, les amis, combien ils furent nombreux nos meetings, combien elles furent éducatives par leurs sujets nos causeries, nos conférences.

Aux souvenirs nous des milliers d'affiches qu'en fournirent laborieusement nous placardâmes, par les nuits éveillées ou pluvieuses, et notre récompense du matin de voir ces beaux papiers multicolores, aux lettres subversives, lus par les parias pour qui ils étaient apposés.

Alors, les amis, l'un de nous était arrêté, nous n'allions pas frapper aux portes, la solidarité sortait du sein du groupe, sans tatlas, sans pétard, les poches se vidaient, c'était simple, c'était beau, c'était anarchiste.

Hélas, le nom du groupe s'inscrivait de plus en plus souvent dans des soupçons de solidarité, dans nos œuvres communes.

Nous étions parfois 50 à nos réunions hebdomadaires ! combien sommes-nous aujourd'hui ? quelques rares fidèles, quelques obstinés.

Devons-nous désespérer ?

Alors, les amis, c'est une joie de se retrouver chaque semaine, c'est une satisfaction de parler une langue commune, de faire oublier un instant les mesquineries de la vie, et ça ne lèse pas de donner quelques pièces de 20 sous.

Plus de 250 Libertiaire se vendent chaque semaine dans notre ville, c'est-à-dire que nous sommes nombreux.

Vous serez nombreux aussi vendredi prochain nous nous compléons et nous serons les coudes pour mieux repartir.

Fernand Planche.

LA VIE DES JEUNESSES

ASSEMBLEE GENERALE DES MILITANTS DES J. A.

Jeudi 1^{er} octobre, à 20 h. 45 précises, au bar des Ardennais, 51, rue du Château-d'Eau (Métro : Château-d'Eau), assemblée générale des Jeunes Anarchistes. La discussion portera sur :

1° L'organisation des Jeunes ;
2° Le Journal des Jeunes ;
3° Les Jeunes au Congrès de l'U. A. ;
4° La création de nouvelles Jeunes.

Que tous les jeunes soient présents.

CONVOICATIONS

Jeunesse Anarchiste Puteaux. — Ce soir vendredi 25 septembre, réunion de la Jeunesse, 36, rue Arago, à Puteaux, à 20 h. 30. Discussion sur l'assemblée générale et mise au point de notre point de vue. Tous présents.

Jeunesse Anarchiste Rive Gauche. — Réunion de la J. A. tous les mardis, au siège, 18, rue de Cambroux, à 20 h. 30. Voir la liste des camarades et conférences qui auront lieu prochainement :

Mardi 26 septembre : Causerie par un copain sur « L'Art ».

Mardi 6 octobre : Conférence sur « La Vie de Kropotkine », par M^{me} Suzanne Lévy, avocate.

Mardi 13 octobre : « Les anarchistes d'avant-guerre et ceux d'aujourd'hui », par Le Mellieu.

Mardi 20 octobre : Conférence sur « L'Instinct », par V. Lorenz.

Fin octobre et novembre, nous aurons une série de causeries-conférences sur « La Syphilis, l'Art, le Sport, le Végétarisme, la Botanique, etc. » Discussion libre. Invitation cordiale à toutes et à tous.

Jeunesse Anarchiste Rive Droite. — Jeudi 1^{er} octobre, à 20 h. 45, au bar des Ardennais, 51, rue du Château-d'Eau, tous à l'assemblée générale des Jeunes.

La Librairie Sociale

9, rue Louis-Blanc - PARIS (10^e)

Chèque Devry 619-53, Paris.

La Librairie Sociale peut fournir tous les ouvrages de philosophie, sociologie, science, littérature, éducation sexuelle, hygiène, ainsi que tous les classiques de la littérature de langue française. Nous pouvons assurer livraison de toute commande dans le délai le plus bref et nous répondons à toute demande de renseignements concernant la Librairie.

Il ne nous est pas possible actuellement de donner suite aux commandes à crédit ou contre remboursement. Nous prions donc nos clients de vouloir bien nous adresser le montant en même temps que la commande.

Aux groupes de l'Union anarchiste, aux Syndicats, aux Bourses du Travail, aux Coopératives, en un mot à tous les groupements d'avant-garde, nous accordons une remise de 20 pour cent quel que soit le montant de la commande. Cette remise doit être calculée sur le prix de vente des ouvrages et non sur les prix bruts. Au-dessus de 500 francs nous expédions franco de port. Nous expédions franco de port pour les commandes au-dessus de 15 francs qui n'ont aucune remise, sauf pour l'étranger.

Adresser les commandes à René Devry, 9, rue Louis-Blanc, Paris 10^e, chèque postal Devry 619-53, Paris.

Nous ne répondons pas du retard apporté dans l'expédition des commandes qui ne seraient pas adressées au camarade désigné ci-dessus.

Pour l'envoi d'argent, se servir de préférence du chèque postal, les frais ne sont que de 0 25 quel que soit le montant de la somme envoyée, et c'est le plus sûr.

Suite de l'extrait de notre catalogue : doctrines sociales : anarchisme, socialisme, syndicalisme, coopératisme.

Fr. Fr.

RAPPOPORT : La Révolution mondiale 4 50 4 95

Jean Jaurès 14 » »

Revue Socialiste, Syndicaliste et Coopératiste complète de 1885 à juin 1914, 58 vol. 600 » »

ROUËR : La Commune socialiste 1870 2 » 2 30

E. RECLUS : Les Croyances populaires 10 » 10 63

RAFFAËL : La Journée de huit heures 12 » 12 60

REINACH : L'invention de la monnaie 2 » 2 30

SCHWITZQUEBEL : Quelques écrits 3 » 3 30

STIRNER : L'Unique et sa propriété 7 50 8 10

SPENCER : Principe de Sociologie 5 25 5 70

GEORGES SOREL : Réflexions sur la violence 8 » 8 60

De quoi le plains-tu, soldat ?

Le camarade Trust Ineduch, de la Jeunesse Libre d'Allemagne, subit actuellement 3 mois de prison, pour avoir publié cet article dans un journal anarchiste de Berlin et se trouvant encore actuellement en butte aux persécutions policières.

Tu as répondu à l'appel, tu as accompli ta tâche, laquelle est de luer, tu as fait usage de ton outil — rien de plus, soldat.

Lorsqu'un faillisseur se sert de son outil, pourquoi le fait-il ? — Pour tailler, coudre, ravauder.

Lorsqu'un menteur se sert de son outil, quel est son but ? — Scier, raboter, coller.

Lorsqu'un cordonnier se sert de son outil, dans quel dessein est-ce ? — Confectionner ou réparer des chaussures.

Et lorsque toi, soldat, tu exerces ton métier, quel résultat poursuis-tu ? — Tirer, percer, égorger.

Lorsqu'un fils aimant fait don à sa mère de ses capacités manuelles — lorsqu'il lui confie un vêtement pour l'empêcher d'avoir froid — lorsqu'il lui fabrique un lit pour reposer ses membres fatigués — lorsqu'il lui confectionne une paire de souliers pour protéger ses pieds lésés d'avoir tant marché — est-ce que cela ne mérite pas des louanges ?

Et lorsque toi, soldat, tu fais ton métier jusqu'au bout (et tu dois le faire, puisque tu es un bon soldat), pourquoi trouves-tu à redire à ce petit trou à la tête dont tu as gratifié ta mère ? — De quoi le plains-tu, soldat ? — Tu devrais, au contraire, manifester la joie à cause de cette petite ouverture béante étonnante, l'on aller vers toi capitaine et lui dire : « Venez voir ce qu'un fils a fait pour sa mère. » C'est le couronnement de l'œuvre de tes mains.

Ne sont-ce pas des mères, des pères que pendant la guerre, les grèves ou les manifestations on arme à abattre ?

Ecoute soldat ! Le travail manuel repose sur une base d'or. Ton travail, à toi soldat, repose sur une base sanglante. O, le sang est plus précieux que l'or. C'est pourquoi ton métier est le plus précieux et le plus noble qui soit au monde.

Réjoins-tu donc de ta fonction, ô soldat, plaisante, ris, jubile, lorsque tu tires et que tu frappes et que tu égorges au moyen de toutes les armes que le prêtre béni au nom de Dieu.

Et voici : de même que le menuisier se réjouit de sa planche — vise aussi allégrement ta mère au front.

Et de même qu'en chantant le tailleur enfonce son aiguille enfoncée aussi galement dans le dos de sa mère, à toi soldat, enfonces-tu ton sabre dans le dos de ta mère.

Et de même qu'en plaisantant le cordonnier apprête ses souliers — que ce soit sans plus de gêne que tu égorges la sœur ou ton frère.

Et de même que le menuisier, le tailleur, le cordonnier sont fiers de leur production, que c'est en tant que de la veille des jours de fête, ils lavent leurs mains sales par leur travail — de même quand toi, tu as fini ton travail, lave tes mains ensanglantées et innocentes.

Et si quelque anarchiste survient qui crie : « Bas les armes », cloue-moi vite ce mauvais conseiller à la croix. C'est un hérétique, car toi, tu es un soldat, tu n'es pas, tu ne peux être un homme.

Tu es un soldat ! ! Les hommes ornent l'amour — tu peux bien, toi, porter fièrement ton arme.

Qu'il faut aux hommes, c'est d'être de camaraderie les uns à l'égard des autres — toi, tu es un meurtrier de profession.

Aussi, plaisante et ris — ne pleure ni ne te lamente.

Ce qui l'honneur, c'est l'obéissance et non la pensée.

La pensée ne conduit pas à la caserne — la pensée conduit à l'humain.

Sois tailleur, menuisier, cordonnier, mais ne sois pas un soldat.

Si tu penses en dépit des manuels, des instructions, des ordres du jour, tu n'es pas à ton affaire sous l'uniforme.

D'après ERNST FRIEDRICH.

Pour soutenir votre "Libertaire"

Amis lecteurs abonnez-vous !

Les Illusions du Progrès 9 » 9 60

Matériaux d'une théorie du prolétariat 9 » 9 60

Introduction à l'économie moderne 9 » 9 60

De l'utilité du Pragmatisme (1921) 12 » 12 60

Les Ruines du monde antique 9 » 9 60

La Décomposition du marxisme 1 50 1 65

La Révolution dreyfusienne. UN PROSCIT : L'Inévitable 1 50 1 65

Revue Socialiste, Syndicaliste et Coopératiste 5 75 6 25

FERNAND PELLOUTIER : Histoire des Bourses du Travail 7 » 7 45

La Vie ouvrière en France. MAURICE PELLOUTIER : 10 » 10 60

Fernand Pelloutier, sa vie, son œuvre 4 » 4 45

PLATON : Le Socialisme en Grèce 7 » 7 45

MADELEINE PELLETIER : Dieu, la Morale, la Patrie. 2 » 2 30

La Femme en lutte pour ses droits 2 » 2 30

Philosophie sociale 4 » 4 30

Individualisme 3 » 3 30

Mon voyage aventureux en Russie 5 » 5 45

L'émancipation sexuelle de la femme 2 » 2 30

Justice Sociale 2 » 2 30

L'éducation féministe des filles 2 » 2 30

PIEBOU : L'Élite ; Théorie de l'Élite 7 » 7 45

ELISEE RECLUS : L'Évolution, la Révolution et l'Idéal anarchique 6 75 7 30

Correspondance 3 vol. : Tome I de 1870 à 1879 9 » 9 60

Tome II de 1879 à 1889 9 » 9 60

Tome III de 1889 à 1905 10 » 10 60

Camarade possédant « Le Permissionnaire d'Henriot, pourrait-il le prêter à la « Librairie Sociale » ? Chéron peut-il passer à la Librairie ?

Guerre à la guerre

Recueil des vues photographiques les plus suggestives sur les horreurs de la dernière guerre.

Très bon ouvrage de propagande contre les futures guerres, tous les militants ont intérêt

